

Le Grand St-Bernard.

Le passage du Mont-Pennin, plus tard le Mont-Joux pour devenir enfin le Grand St-Bernard, était connu dès la plus haute antiquité.

Déjà les Vénètes avaient dressé sur le col un autel au dieu de la montagne *Pœninus*, et lorsque César puis Auguste se furent emparés de tous les défilés des Alpes, cet autel fit place à un temple — le plus élevé de l'Europe — dédié au même dieu, devenu par son entrée dans la mythologie romaine Jupiter pennin. Les passants y laissaient leurs offrandes, et de nombreuses tablettes votives dont quelques-unes ont été retrouvées dans un bras du petit lac qui, à l'encontre de celui de Nemi, garde encore son secret, nous ont conservé le souvenir de militaires de tout grade allant rejoindre leur légion ou retournant à Rome.

Il n'y a pas que les légionnaires qui eussent franchi le col ; les gens de négoce en connaissaient le chemin. Au musée de l'hospice, de petits bronzes rappellent sous cette forme les fréquentes allées et venues d'un marchand d'esclaves, l'Helvétie Caius Domitius Carassounus ; mais un genre de commerce qui choque moins les mœurs actuelles avait son débouché sur la place d'Aoste (*Augusta Praetoria*). C'est là, en effet, que s'achetaient pour le compte des matrones romaines, qui s'en faisaient des perruques, les blondes chevelures des femmes helvètes.

Au temple, dont il reste encore des vestiges, les Romains annexèrent un refuge où tout ce monde cherchait un abri en cas de mauvais temps, et l'on admet généralement que ce refuge fut converti en hospice par les empereurs chrétiens et continua à subsister dans la suite, grâce aux largesses des innombrables pèlerins gallo-romains, bretons et anglais, qui se rendaient à Rome au tombeau des Saints Apôtres.

L'administration en aurait été confiée à un ecclésiastique, et l'histoire a retenu les noms de Vultgaire, abbé du monastère de Mont-Joux vers 812 et de Hartmann, qui fut aumônier de Mont-Joux avant de monter sur le siège épiscopal de Lausanne en 851.

Il est encore fait mention de l'hospice de Mont-Joux dans un document du IX^e siècle, mais, vers la même époque, Arnoul de Bavière, en guerre avec Rodolphe, roi de la Bourgogne transjurane, ruina de fond en comble la pieuse institution.

Enfin au X^e siècle, Hugues de Provence, voulant fermer le passage de Mont-Joux à son compétiteur à la couronne d'Italie, Béranger II, en laissa la garde aux Sarrazins, qui avaient déjà dévasté l'Espagne et le midi de la France, et dont les bandes, avides de meurtres et de rapines, s'étaient répandues jusque dans nos vallées les plus reculées. Ce barbares y commirent toutes sortes de méfaits, pillant et rançonnant les voyageurs, et la montagne ne tarda pas à devenir un vrai coupe-gorge. Les Sarrazins avaient clôturé le défilé et l'*ostiolum* ou la barrière de Mont-Joux — le Mont du Diable, — tel est le nom que lui avait donné la terreur populaire, ne s'ouvrait qu'à prix d'or.

Ici la légende vient se mêler à l'histoire.

Bernard, archidiacre de la Cathédrale d'Aoste, homme remarquable par sa science des choses divines et par la sainteté de sa vie, ayant appris de la bouche de pèlerins français qu'un des leurs, celui qui marchait le dixième, a été retenu en otage par les païens de Mont-Joux, forme l'héroïque projet d'aller forcer les brigands dans leur repaire et délivrer le captif. Suivi de quelques hommes courageux et bravant un des plus terribles orages que la montagne ait jamais vus, il se met en route au chant des hymnes sacrés et, son bourdon d'archidiacre à la main, il a soin de se faire précéder de neuf de ses compagnons afin d'occuper en personne le rang fatal. Parvenu sur le faite, il se trouva en présence d'une sorte de géant nommé Procus, magicien, prêtre du démon ou démon lui-même dont il conjure les maléfices avec le signe de la croix et qu'il réduit à l'impuissance en lui passant au cou son étole, qui s'est changée miraculeusement en une chaîne de fer.

Saisis d'effroi à la vue de ce prodige, les autres mécréants prennent la fuite et la montagne est à jamais purgée de ses hôtes redoutables et des idoles dont ils avaient remis le culte en honneur. Le saint archidiacre songe ensuite à relever les murs de l'hospice, mais s'éloignant de ces lieux souillés par les pratiques abominables d'un néo-paganisme, il le transporte à quelque distance de l'ancien temple de Jupiter, sur le point culminant du col.

Et c'est ainsi que Bernard jeta les premières bases de l'œuvre admirable à laquelle son nom est resté attaché, et pour laquelle il s'associa dès le début des chanoines réguliers de Saint Augustin — *Canonici fratres*.

Le nouvel établissement hospitalier — l'hôpital de Mont-Joux, comme il fut appelé au début — se développa rapidement. Les papes et les princes le prirent sous leur protection et ne lui ménagèrent point les marques de leur bienveillance : donations de terres et de revenus ; de bénéfices paroissiaux en dehors du couvent pour les religieux ne pouvant plus supporter le climat par trop rigoureux de la montagne ; concessions de nombreux droits et privilèges, et dans le domaine spirituel : exemption de la juridiction épiscopale. Citons parmi les papes : Alexandre III, Eugène III, Innocent III, Grégoire IX, Clément V, Martin V, Eugène IV, Nicolas V, Sixte IV, Jules II, et à une époque plus rapprochée de nous, Clément XI, Pie VII et Léon XII ; parmi les

souverains : Frédéric Barberousse, Amédée IV, Amédée V, Amédée VI et Amédée VIII (Félix V) de Savoie.

On peut se faire une idée, par une bulle d'Alexandre III, énumérant les 78 bénéfices de St-Nicolas de Mont-Joux, du degré de prospérité qu'avait atteint, déjà au XIII^e siècle, ce monastère dont les possessions s'étendaient jusqu'en Angleterre, mais exempté de la juridiction épiscopale, il passa fatalement sous la domination séculière de la Maison de Savoie, qui se prévalut du titre d'insigne bienfaitrice du couvent, pour lui imposer une administration et des supérieurs de son choix.

Cette protection onéreuse fit naître bien des abus sur lesquels était venue se greffer dès le XIV^e siècle, la plaie des commendes que nous retrouverons plus tard sous une autre forme : les prévôts coadjuteurs avec droit de succession. Ces derniers, nommés par les ducs de Savoie dont, une fois en charge, ils demeuraient les créatures et les agents les plus actifs et dont plusieurs soutinrent les intérêts au détriment de ceux de la Congrégation, furent une cause de conflits incessants entre le Valais et la Cour de Turin.

Nous ne citerons qu'un exemple : voyant son autorité méconnue par les religieux d'un couvent sis en terre valaisanne, le Cardinal Schiner, qui ne reculait pas devant les moyens violents, leur fit défense d'envoyer des quêteurs dans son diocèse, sous menace d'infliger à ces derniers le traitement réservé aux vagabonds : la bastonnade.

Les prévôts et de nombreux religieux avaient leur résidence habituelle au Prieuré de St-Jacquême d'Aoste, devenu en quelque sorte la maison-mère du St-Bernard, alors que l'on y recevait des novices et que c'est à St-Jacquême que les jeunes gens, ayant accompli leur noviciat sur la montagne, venaient faire leur profession solennelle. Une bonne partie des religieux valdôtains desservaient les paroisses de leur vallée, tandis que gardiens vigilants de l'hospice, leurs confrères valaisans continuaient à y exercer la traditionnelle hospitalité dans des conditions d'existence de plus en plus précaires.

Des rivalités intestines dues à une incompatibilité de caractère, de mœurs et d'intérêts entre religieux des deux pays n'étaient pas de nature à améliorer la situation, jusqu'au jour où par la bulle *In Supereminenti* du 19 août 1752, Benoît XIV rendit aux chanoines du Grand St-Bernard la libre élection de leur supérieur et rétablit la discipline dans son intégrité primitive. Toutefois, la sécularisation des religieux, sujets du roi de Sardaigne, entraîna pour le couvent la perte de la majeure partie de sa fortune, qui fit retour à la Couronne.

Les biens que le Couvent possédait dans les Etats de Savoie étaient dévolus, ceux du Chablais à la Ste-Maison de Thonon, ceux de la Tarentaise et de la Vallée d'Aoste, à l'Ordre de St-Maurice et Lazare, pour l'entretien de l'hospice du Petit St-Bernard et pour la création d'un hôpital à Aoste (aujourd'hui l'hôpital mauricien).

Ce fut donc au prix de sacrifices matériels considérables que s'opéra une réforme qu'appelaient depuis si longtemps de tous leurs vœux les « rigoristes », un groupe de religieux fidèles à l'esprit de leur saint fondateur et à la tête desquels se trouvait le pieux chanoine Michelod, de Bagnes, à la fois prieur claustral et curé de Martigny.

Il importe toutefois de ne pas généraliser et de ne point rendre entièrement responsables de cette mesure extrême les sujets du roi de Sardaigne dont plusieurs furent des religieux éminents par leur savoir et leurs vertus et dignes de tout respect. Les malentendus dans la grande famille que formaient avant la séparation les fils de Saint-Bernard, ont été le fruit inévitable d'un patronage non seulement contraire aux anciennes constitutions, mais ne réservant ses faveurs qu'aux sujets du patron. Et comme le dit en substance, le chanoine Duc, dans son très intéressant opuscule « *La Maison du Grand Saint-Bernard et ses très révérends prévôts* », les chanoines du Grand St-Bernard conjurèrent une catastrophe en secouant un joug étranger : étranger pour les Valdôtains en tant que religieux, doublement étranger pour les religieux valaisans.

Un demi-siècle plus tard, Napoléon qui, étant Premier Consul, les avait vus à l'œuvre, songea à les remettre en possession de ce qu'il estimait avec raison être le patrimoine intangible des pauvres voyageurs, et à leur confier le monopole de la charité sur les Alpes. Il n'en eut pas le temps, et la Restauration se contenta de rétablir en faveur de l'hospice la modique pension que le prévôt Thévenot avait obtenue du roi Louis XV.

En 1847, à l'époque des dissensions civiles du Valais, le Couvent vit son existence sérieusement menacée, mais traversa victorieusement une crise tout aussi grave que les précédentes et qui fit éclater l'énergie, la prudence et la foi intrépide des hommes qui présidaient à ses destinées à cette heure si difficile de son histoire.

Il serait trop long de relater ici tous les événements dont le Grand St-Bernard a été le théâtre. Les murs du célèbre monastère ont tour à tour abrité les souverains pontifes : Eugène III et Clément V, et des empereurs : Henri IV se rendant à Canosse, Frédéric I^{er} en guerre avec le pape, Henri VII, l'empereur Sigismond et plus tard, celui dont la figure tiendra encore plus de place dans l'histoire que celle du sombre et légendaire Barberousse : Napoléon.

Ils ont vu défiler une foule innombrable de pèlerins et de voyageurs, et que de noms illustres ne relèverait-on pas dans ce cortège anonyme dont la tête va se perdre dans la nuit des temps !

Plusieurs fois, ces mornes solitudes ont retenti du cliquetis des armes. En 1476, entr'autre, les Hauts-Valaisans tentent d'y arrêter une troupe de Lombards et de Savoisiens envoyés par Yolande de Bourbon, régente de Savoie, au secours du Téméraire, et pour recueillir les nombreux cadavres qui gisent sans sépulture sur la montagne, on construit un nouveau charnier qui serait, croit-on, la morgue actuelle.

Le 27 septembre 1555 — l'année maudite des trois 5, comme l'appelle une vieille chronique — un incendie détruit entièrement l'hospice, qui renaît bientôt de ses cendres, tandis que l'église, épargnée par les flammes, ne sera reconstruite que vers la fin du XVII^e siècle.

En 1800, les 35.000 hommes de l'Armée de réserve passent le col encore enfoui sous la neige, et les soldats de la République font des prodiges d'audace pour tailler les premières marches du trône de leur général.

* * *

Il est fort intéressant à consulter le catalogue des 55 archidiacres et prévôts qui se sont succédé sur le siège de Saint-Bernard. On en compte d'illustres comme les princes de la Maison de Savoie : *François, Louis et Philippe*, l'archevêque de Tarentaise et patriarche de Constantinople *Aymon de Séchel* (1397), le cardinal *Jean d'Arcis* (1431), l'évêque de Nice *Jean Oriofi de la Forêt*, ami et conseiller de Charles-Quint.

Il y en eut dont la mémoire est restée en bénédiction, tels *Michel Perrinod*, également regretté des pauvres et des religieux, lisons-nous dans l'obituaire du Couvent ; *Antoine Norat*, qui rebâtit l'église, réforma les abus et mourut plein de mérites ; *Louis Boniface* dont un biographe a pu dire qu'il fut « le plus savant et homme de bien que la Congrégation ait eu après Saint-Bernard. »

Le premier prévôt valaisan, *Jean-François Bodmer*, convertit la maison du rectorat de Martigny en résidence ordinaire des prévôts, et son successeur le Lorrain *Claude-Philippe Thévenot*, leur aménagea une demeure plus confortable, sur le seuil de laquelle, le 17 mai 1800, le prévôt *Louis-Antoine Luder*, recevra Napoléon Bonaparte, Premier Consul de la République française.

Jean-Pierre Genoud élève d'un étage les murs de l'hospice et achève de construire celui du Simplon, vers 1820.

Nous ne parlons ici que des morts, laissant aux historiens futurs le soin de raconter tout ce qu'a fait pour le bien spirituel et temporel du monastère confié à sa garde, le prévôt actuel, *Mgr Théophile Bourgeois*.

J. Morand.